

disparus, des archéologues ont imaginé que ces oiseaux sculptés rappellent les ancêtres dans des cérémonies.

D'autres objets confirment que Zimbabwe était une cité commerciale florissante dès le XIV^e siècle. Les échanges avec des pays lointains sont attestés par la présence de verres de Syrie, d'assiettes chinoises de la dynastie Ming (de 1368 à 1644), de bols en faïence de Perse, de coraux, de cloches en bronze et d'une cuillère de fer, objet qui n'était pas utilisé par le peuple Shona. On ne trouve pas de porcelaine chinoise bleue et blanche, couramment fabriquée à partir du XV^e siècle : l'importance économique de Zimbabwe a déjà décliné à cette époque. Vers 1700, le site est quasi abandonné.

Pourquoi Zimbabwe a-t-il décliné ? Plusieurs hypothèses sont avancées. Vers 1600, l'épuisement des rivières aurifères du Nord aurait déplacé vers l'Ouest le commerce du métal précieux : l'économie de la cité, qui ne bénéficiait plus d'une position centrale, n'aurait pas résisté à la raréfaction des revenus et du commerce. Une explosion démo-

graphique pourrait aussi avoir provoqué ce déclin : certains estiment la population de Zimbabwe à son apogée à 10 000 personnes, voire 17 000 (d'autres estimations, plus modestes, la situent autour de 2 000 personnes au plus). L'élevage et la culture trop intensifs ou, comme le suggèrent des données environnementales récentes, une succession de sécheresses ont-ils désertifié la région ? Une dernière hypothèse, celle de guerres, ne peut être rejetée totalement, bien que les vestiges d'armement soient peu nombreux.

Pendant les deux siècles suivants, Zimbabwe n'est probablement utilisé, irrégulièrement, que pour des cérémonies religieuses. À la fin du XIX^e siècle, les Européens arrivent, attirés par la légende des mines du roi Salomon : ils bouleversent alors les vestiges archéologiques, effaçant le passé du site.

Le racisme archéologique

Un explorateur allemand, Karl Mauch, étudie le premier le site, en 1871. Il y est amené par un compatriote, Adam

Render, qui s'était intégré à la tribu Karanga du chef Pika, où il avait deux épouses. Mauch décide que la cité n'a pas été construite par des Africains, car le style de la construction est trop élaboré : c'est l'œuvre de colons phéniciens ou juifs. Un échantillon de bois pris sur un encadrement de porte confirme son analyse rapide : il a la même odeur que son crayon, donc il est en cèdre et provient du Liban.

Mauch est suivi de Willi Posselt, qui dérobe un des oiseaux de stéatite et en cache d'autres, en attendant de revenir les chercher. Parmi les visiteurs ultérieurs, certains travaillent pour W.G. Neal, de la Société des ruines anciennes, créée en 1895. Quand Cecil Rhodes, fondateur de la Société britannique Sud-africaine, autorise Neal à exploiter toutes les ruines rhodésiennes, Zimbabwe est pillé, ainsi que les autres sites de l'Âge du fer : l'or et tous les objets de valeur sont emportés, sans aucun respect pour les constructions ni pour les objets sans valeur marchande (poteries, objets en argile et figurines).



Robert Holmes, Corbis

4. LES OISEAUX SHONA, la plupart placés au sommet de colonnes, ne sont connus qu'à Zimbabwe. Ces sculptures de stéatite ne représentent pas des espèces locales. Ils symbolisaient peut-être les ancêtres disparus.

Le premier archéologue officiel à venir sur le site est l'Anglais Theodore Bent. Il amplifie malheureusement le désastre : creusant autour de la tour conique, il bouleverse les dépôts sédimentaires, interdisant toute datation ultérieure. Bent se débarrasse aussi des objets d'argile et de métal, inutiles selon lui. Ils prouvent pourtant des relations commerciales avec la Perse et avec les Arabes. L'archéologue conclut que Zimbabwe a été construit par une race «bâtarde», descendant d'envahisseurs blancs venus du Nord, puisque, comme Rhodes et la plupart des colons européens le supposent, des Noirs n'auraient jamais pu le construire. En 1902, Neal cosigne avec le journaliste Richard Hall un rapport qui reprend ces conclusions :

l'architecture est évidemment d'inspiration phénicienne ou arabe. Cette attitude est caractéristique de l'état d'esprit des Européens qui ont colonisé l'Afrique : le continent n'a ni histoire ni culture ; sa population, incapable d'évoluer, est restée dans un état «originel», et la colonisation est donc légitime.

Quelques archéologues, malheureusement isolés, ont une autre vision du passé. Ainsi, en 1905, l'égyptologue David Randall-MacIver découvre à Zimbabwe des restes d'outils analogues à ceux qui sont couramment utilisés par les Shona de la région : il conclut que les constructions sont l'œuvre de populations locales. Pour la première fois, un Européen recherche l'origine et l'usage de Zimbabwe dans une culture africaine.

Randall-MacIver démontre aussi que les indices de présence perse et arabe ne sont pas antérieurs au XIV^e siècle et n'ont donc aucun rapport avec la légende biblique des mines du roi Salomon. Il réfute enfin le style arabe des constructions : les murs sont courbes et non géométriques ou symétriques, comme dans l'architecture arabe.

J.F. Shofield, en 1926, et Gertrude Caton-Thompson, en 1929, sont du même avis. En fouillant les ruines de Maund, encore intactes dans la vallée, à l'opposé du Grand Enclos, cette



5. LE GRAND ENCLOS (vu du côté opposé de la photographie des pages 74 et 75) était-il la demeure royale de Zimbabwe ? Il a été construit à l'apogée du développement de la cité. Cette enceinte a 240 mètres de long ; un million de blocs de pierre ont été taillés pour sa construction.

dernière trouve d'autres preuves de l'origine africaine des constructions. Ses croquis détaillés et une étude stratigraphique rigoureuse sont des éléments essentiels dans la reconstitution du passé de Zimbabwe.

En dépit de ces travaux, la plupart des colons européens en Rhodésie nient l'évidence. De 1965 jusqu'à l'indépendance, en 1980, le Front rhodésien, parti fondé par le Premier ministre Ian Smith et qui défend un système d'apartheid, censure tous les ouvrages et documents qui décrivent Zimbabwe ; les archéologues qui défendent l'origine africaine de Zimbabwe sont emprisonnés et expulsés ; les Africains qui soutiennent des positions similaires perdent leur travail ; les populations locales n'ont plus le droit d'y célébrer des cérémonies rituelles ; même les visites du site sont interdites.

Aujourd'hui, Zimbabwe est un symbole du développement culturel africain, que des ouvrages de grande diffusion ont popularisé. Cependant, une grande partie de son passé reste inaccessible, car les erreurs des archéologues l'ont effacé ; en outre, l'archéologie au Sud de l'Afrique est si peu développée qu'on ne doit pas attendre d'informations nouvelles. Bien que les ruines, sous la tutelle des Musées et monuments nationaux du Zimbabwe, aient été classées par l'Unesco dans le patrimoine mondial de l'humanité,

seuls deux conservateurs et moins de dix archéologues sont affectés à leur protection et à leur étude. En outre, les deux conservateurs sont aussi responsables de la conservation et de l'entretien des monuments, et de l'accueil des visiteurs sur 5 000 des 35 000 sites répertoriés dans le pays.

Cette situation est générale au Sud du Sahara : selon Pierre de Maret, de l'Université libre de Bruxelles, moins de 900 000 francs sont dépensés annuellement pour l'archéologie des dix pays subsahariens, où il y a moins de 20 archéologues permanents. En revanche, le chiffre d'affaires annuel de la vente des objets du patrimoine africain est de plusieurs millions de francs. L'héritage culturel africain est ainsi doublement perdu,

par la dégradation des monuments et par la dispersion des objets d'art dans les autres pays.

L'archéologie africaine doit être développée, afin que les cultures fragmentées et étouffées par des siècles de colonisation se reconstituent et retrouvent leurs racines. Zimbabwe n'est pas seulement important parce qu'il est monumental : c'est aussi la preuve du prestigieux passé africain.

Webber NDORO est professeur de muséographie et de gestion du patrimoine culturel à l'Université du Zimbabwe.

D.N. BEACH, *The Shona and Zimbabwe. 900-1850*, Africana, 1980.

J. ROUMEGUÈRE-EBERHARDT, *Le signe du début de Zimbabwe*, Éditions Publisud, Paris, 1982.

A.D. KEN MUFUKA, *Dzimbabwe : Life and Politics in the Golden Age. 1100-1500*, Harare Publishing House, 1983.

M. CORNEVIN, *L'archéologie africaine*, éditions Maisonneuve et Larose, Paris, 1993.

Culture and Development in Africa, sous la direction d'Ismail Serageldin et June Taboroff, International Bank for Reconstruction and Development/World Bank, 1994.

William H. STIEBING, Jr., *Uncovering the Past : A History of Archaeology*, Oxford University Press, 1994.